

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 50

Artikel: Cein que p^ou bours^o on menistre
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201733>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

billets de banque. Seulement, sur le dos, étaient frappés ces mots : *Tome II et dernier.*

Au sapin vert ! — Lundi 12 et mercredi 14, soirées de gala. Tout Lausanne y sera et, avec elle, une bonne partie du canton. Où n'y a-t-il des bellettriers... et des bellettriennes ? Au programme, un prologue, auquel ont collaboré l'actualité, la gaieté, la malice, le tout assaisonné du meilleur esprit bellettrien. Puis, « Bataille de dames », fine et spirituelle comédie en trois actes; en prose, de Scribe et Legouvé, et, pour terminer, un sonore éclat de rire : « La vraie farce de maître Patelin », arrangée en 3 actes, en vers modernes, etc., etc.

La Suisse et les Suisses.

Sous le titre *Dictionnaire d'anecdotes suisses* (Baroyer, éditeur, à Paris), parut, en 1823, un ouvrage très curieux.

En voici quelques extraits :

CARACTÈRE DES SUISSES. — Les Suisses sont en général d'une grande taille, forts et robustes; doux, humains, compatissants et serviables; d'un caractère simple, d'un esprit crédule, d'une franchise et d'une probité sans égales; de mœurs sévères, *aimant toutefois le vin et les festins, dont ils font à peu près leurs seuls plaisirs.*

CONSTITUTIONS. — Les anciennes constitutions furent remplacées au mois d'octobre 1814 par un pacte fédéral qui divisa la Suisse en 22 cantons et *présente entre autres vices ceux qui résultent de l'isolement de chaque canton pour son gouvernement particulier.* De semblables dispositions *tendent à diminuer les forces du pays et à placer la confédération sous la domination des puissances de l'Europe.*

LOIS. — Par un usage que l'on ne saurait trop blâmer, *les malfaiteurs qui sont condamnés aux galères et dont la peine consiste à ramasser les immondices de la ville, sont attachés pèle-mêle avec des femmes qui partagent ce supplice, et traînent, au nombre de 6 ou 8, une charrette remplie de ces immondices. On met au cou de ces malheureux un collier de fer avec une barre recourbée qui s'avance horizontalement...* Spectacle vraiment dégradant pour l'humanité.

LANGUE. — Les Suisses n'ont point de langue nationale et les cantons voisins de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, ont adopté celles de ces Etats.

INSTRUCTION. — S'il paraît surprenant que, dans le XVII^m siècle, les Suisses aient pris de petits automates pour des démons, on doit s'étonner plus encore que, dans le siècle où nous vivons, dans le XIX^m siècle, *ces mêmes Suisses ne soient pas plus éclairés qu'ils ne l'étaient il y a 200 ans.*

BAINS. — Aucun pays de l'Europe ne possède des eaux plus exquis que celles de la Suisse; *et dans l'Engadine elles ont tellement le goût du vin que l'on n'en fait point venir de l'étranger.*

On voyait autrefois, aux Bains de Baden, beaucoup de dames zurichoises; elles étaient si folles de ces bains, qu'en se mariant elles faisaient stipuler dans leur contrat la permission d'y aller au moins tous les deux ans.

Ces eaux sont efficaces pour détruire les causes de la stérilité. Les femmes qui voulaient devenir mères devaient s'asseoir dans les bains publics, sur un trou qu'on nomme Ste-Vérène, et y rester quelques heures. Cela se pratiquait ainsi autrefois en plein jour, et

maintenant la nuit et en secret, surtout parmi les dames du bon ton.

CHAÎNE DU DIABLE. — C'est une tradition que Saint-Bernard tient le diable enchaîné dans quelques-unes des montagnes qui avoisinent l'abbaye de Clairvaux, et c'est sur cette tradition qu'est fondée la coutume qu'ont *les marchands suisses de frapper tous les lundis, avant de se mettre au travail, trois coups de marteau sur l'enclume, comme pour raccourcir la chaîne du diable, afin qu'il ne puisse s'échapper.*

INSTINCT DES CHEVAUX SUISSES. — Les chevaux suisses ont peu d'apparence, mais ils sont forts et supportent de longues fatigues. Habités à parcourir les montagnes, ils sentent les traces des autres chevaux et ne s'écartent point de la route. Il serait imprudent de tirer leur bride, car ils marchent toujours le nez dans la neige; cependant *il en péril beaucoup lors des mauvais temps, et leurs cadavres, que l'on voit fréquemment sur les chemins, sont dévorés par les aigles.*

MARIAGE A BERNE. — Quand un habitant de Berne est sûr le point de se marier, dans quelque classe qu'il se trouve, *il faut qu'il se présente tout armé devant le ministre, avec la femme qu'il doit épouser, pour montrer qu'il est prêt non seulement à combattre pour sa patrie, mais encore à lui donner des défenseurs.*

VALLÉE DES ORMONTS. — *Les habitants de ce pays ne cuisent leur pain que deux fois l'an, et pour le conserver ils le font fumer à la cheminée; ce pain devient dur comme la pierre; ils le mangent émietté dans du petit-lait.*

(Communiqué par J. C.)

L'horlogerie sauvée.

Un Combiere se plaignait du chômage dont souffre l'industrie horlogère.

— Si ça continue, disait-il, je ne sais ce qu'il faudra faire. Faudra émigrer.

Là-dessus, encore tout préoccupé, il va porter à manger à son porc.

Retré chez lui, il veut regarder l'heure. Sa montre n'est plus dans sa poche. Il cherche partout, en vain. Retournant à l'étable, il entend que son porc tousse et fait, pour avaler, des efforts inouïs.

Il lui ouvre délicatement la bouche et reste stupéfait en apercevant son demi-chronomètre broyé, mais que la pauvre bête ne peut avaler. Le ressort s'était déroulé dans le gosier.

Le brave homme conte l'aventure à son voisin, qui ne peut s'empêcher de rire :

— Eh bien, tu vois, Elie, y ne faut jamais désespérer; voilà un nouveau débouché pour l'horlogerie.

Fi ! les cornes !

Il y a quelque temps, au Kursaal, une artiste chantait des couplets aussi décolletés qu'elle-même. Une paysanne du Jorat, assise à côté de son mari et qui préfère les romances de nos grand-mères, crut remarquer que M. Michel, le chef d'orchestre, battait la mesure en tendant l'index et le petit doigt du côté de la chanteuse.

— Vaité-vé cein, dit-elle à son époux, lo monsu de la musique que lai fa lè corné ! L'é bin son dan, à cllia pernetta ! B.

Ce soir, samedi, au Théâtre, grand concert annuel de *La Choralia*, que dirige, on le sait, M. Ernst. Cette fois, les Choraliens ont eu la bonne fortune d'obtenir le concours de Mlle Wessely, harpesolo de l'Orchestre philharmonique de Montreux, de M. Wessely, premier violoncelle de l'Orchestre

symphonique de Lausanne. Pour la partie littéraire, M. Darcourt, directeur du Théâtre, Mmes Magné-Darcourt et P. Rey, joueront une comédie en 1 acte, nouvelle pour nous, *La Veuve au Camélia*. La Choralia exécutera, entr'autres morceaux, une *fantaisie tzigane*, qui lui valut, au concours de Montreux, un très vif succès. On entendra aussi un morceau pour double quatuor, *Souvenir de Florence*, élégie (2 mandolines, violon, violoncelle, mandolina et 2 guitares).



Histoires de facteurs.

Un mot charmant du vieux facteur Berche, de Bournens, mort il y a bien des années.

Un curieux lui demandait si son voisin n'avait pas reçu une lettre chargée. Berche répondit :

— Qu'in séio, mé, èst-te que liéso lè z'adresées ?

Le facteur de *** en revanche, est, paraît-il, d'une curiosité proverbiale. Il ne passe pas de carte postale entre ses mains qu'il ne la lise dans tous ses détails.

Deux farceurs du village s'entendent pour lui jouer un tour.

L'un écrit à l'autre la carte suivante :

« Mon cher Marc. — Hier, en rentrant chez moi, je me suis foulé un pied. Je dois garder le lit. Pour comble de malheur, mon portemonnaie est perdu. Je dois l'avoir laissé tomber, en te quittant, sous les marronniers de la promenade. Fais-moi l'amitié de le chercher tout de suite; la neige te donnera quelques indications.

» Tout à toi,
» ERNEST ».

Marc, à sa fenêtre, attendit le facteur. Il s'amusa de voir celui-ci chercher, pendant près d'une demi-heure, le soi-disant portemonnaie.

Ne trouvant rien, le facteur se décida, enfin, à porter la carte à son adresse.

— Ma foi, y n'y est pas, fait-il à la bonne.

— Quoi ?

— Le portemonnaie, parbleu !

— Quel portemonnaie ?

— Celui de monsieur Ernest. Tenez, lisez.

Cein que pào bourlâ on menistre.

Lo menistre de Châota-Regalle étai ein trevoung avoué lè dzeins de sa perrotte, que n'irant pardieu pas la filiaù dâi père burâ. Ma, vo sède, præo su que l'avant z'u étâ mau éduquâ assebin, ào que quauqon lè z'avâi ampoutâ contre lau menistre, po cein qu'ora ne pouâvant ni lo vère ni l'acheintre. Quand lo reincontrâvant, ne lâi traissant pas pi lau carletta. Tot parâi l'alâvant oncora quauques coups ào pridzo, mâ l'étâi mé po le mourgå que po sè repète dâi bonnes raiscns que desâi. Enfin quie : lè lâi fasant tote que lè boune, et adî àotre la nè, que nion ne lâi vayâi rein. Se la serveinta àobliâve on gredon dein lo borni, lo dzo d'apri on le trovâve aguelhi per dessus on pèra découte la tiura; lâi robâvant sè z'âo dein la dzenelhire; sè catsivant dein on bou po lâi fère pouâre quand l'ire on hocon tâ po reveni à la tiura : et pu gosse et pu cein que noutron pouôre menistre, cein lâi fasâi mau bin de sè vère dinse adoubâ.

On coup que racontâve sè misère à on'amî de pè Mordze, stisse lâi dit :

— N'è pas l'eimbarras, tè fant præo chà, ma de tot cein, qu'è-te que t'a lo mé ein...bétâ.

Pràso su que l'è quand t'ant robà tè z'ao et que t'a dû sublià ton matafan ?

— Pough ! ne m'a rein fè : ié medzi dau fremadzo à la pllièce.

— Adan l'è quand l'ant aguelhi lè tsàossons à ta fenna, que l'irant dein lo borni, per dessus lo pèrà golia, ào bet d'onna bercllire ?

— Diabe lo pi ! ein é rizu : ma fenna ein avai oncora on par d'autro.

— Eh bin ! l'è quand t'ant corattà dein lo bou, que t'i tseza dein lo pacot et que t'a cofèi ton tiu de tsausse ?

— Na, tè dio.

— Adan, m'einlèva sti coup sè n'è pas quand l'ant einvoyi clli roudeu eimprorita à la tiura la resse de la coumouna ?

— Vretabliament, m'a fé chàota de radze de cein oure, ma lau z'è perdena !

— Qu'è-te adan que tè bourle lo mè ?

— Làl a rein que mè fote atant ein colère que d'it're d'obedzi de dere tote lè demeindzes « mes très chers frères » à cllia beinda de guieux et de tsaravoutes de pandoures. Rein que de làl peinsà, mè vint la fouàre.

MARC A LOUIS.

En plein feu !

On nous écrit de M^{...} :

« Voici un petit fait qui s'est passé cette semaine :

« Dernièrement, un de nos bons avocats plaidait avec ardeur. Ses paroles éloquentes » étaient d'or ; par malheur, voulant aller trop » vite en besogne, il lança la phrase suivante :
« *Oui, Messieurs ! il y a des gens qui voient la paille dans la poutre de leur prochain.* »

» Inutile de dire que même les juges n'ont » pu retenir un léger sourire.

» UN BOURGEOIS. »

En goguette.

Les propos d'un pochard ! Quelle mine inépuisable de drôleries. Beaucoup de ces mots, hélas, perdent à la lecture. Pour en jouir pleinement, il faut les servir tout chauds ou bien aussi les entendre raconter par quelque joyeux compère, en quelque joyeuse expédition.

En voici deux, absolument authentiques, recueillis la semaine dernière. Le parfum nous en semble assez fort pour résister à l'épreuve.

« Que fais-tu là, mon pauvre vieux ? » demande un passant à un vieil incorrigible étendu dans la boue, d'où, malgré tous ses efforts, il ne peut se relever.

— Eh ! répond notre pochard avec un sourire stoïquement résigné, tout en continuant son inutile gymnastique, — tu vois, pas grand poussièrè !

Un bon vieux maître d'état, de conduite exemplaire, s'oublie l'autre jour dans la compagnie de quelques clients facétieux et rentre chez lui fort peu solide sur ses jambes.

— Hélas, fait-il à son apprenti, auquel il n'a pu cacher complètement son émotion, hélas, on m'a entraîné et je suis tombé dans le péché.

— Mais non, interrompt le malin sire, mais non, notre maître, voyez plutôt — et son doigt désigne les pans de la vieille redingote de milaine — c'est pas du péché, c'est de la boue.

A.

Chansons de nos aïeux.

Le temps et l'amour.

A voyager, passant sa vie,
Certain vieillard, nommé le Temps,
Près d'un fleuve arrive et s'écrie :
« Ayez pitié de mes vieux ans.
» Hé quoi ! sur ces bords on m'oublie,
» Moi qui compte tous les instants ;
» Mes bons amis, je vous supplie
» Venez, venez passer le temps. »

De l'autre côté, sur la plage,
Plus d'une fille regardait
Et voulait aider son passage,
Sur un bateau qu'Amour guidait.
Mais, une d'elles, bien plus sage,
Leur répétait ces mots prudents :
« Ah ! souvent on a fait naufrage
» En cherchant à passer le temps. »

L'Amour gaiement pousse au rivage ;
Il aborde tout près du Temps.
Il lui propose le voyage,
L'embarque et s'abandonne aux vents ;
Agitant ses rames légères,
Il dit et redit dans ses chants :

« Vous voyez bien, jeunes bergères,
» Que l'amour fait passer le temps. »

Mais tout à coup l'Amour se lasse ;
Ce fut toujours là son défaut.

Le Temps prend la rame à sa place
Et lui dit : « Quoi ! céder sitôt ! »

» Pauvre enfant, quelle est ta faiblesse !
» Tu dors et jé chante, à mon tour,

» Ce vieux refrain de la sagesse :
» Ah ! le temps fait passer l'amour. »

Une beauté, dans le bocage,
Se riait sans ménagement
De la morale du vieux sage
Et du dépit du jeune enfant.

« Qui peut, dit le Temps, en colère,
» Braver l'Amour et mes vieux ans ? »

» C'est moi, dit l'Amilié sincère,
» Qui ne crains jamais rien du temps. »

SÉGUR.

Passé-temps.

La solution du problème contenu dans notre numéro du 28 novembre est : 56 et 42 ans. — Nous avons reçu 31 réponses justes. La prime est échue à M. F. Leutwyler fils, à Zofingue.

Autre problème. — Un rentier achète une maison de campagne qu'il revend immédiatement avec un bénéfice de Fr. 9999 99, gagnant ainsi le 7 1/2 % du prix d'achat.

Combien l'avait-il payé ?

Tout lecteur du « Conteur » a droit au tirage au sort pour la prime.

L'autre. — Deux amis! avaient fait maintes parties ensemble, dans leur jeune temps.

Ils se retrouvent, il y a un mois, à un souper de fiançailles et, naturellement, évoquent leurs vieux souvenirs :

— Dans nos courses, lorsque l'un n'avait pas de quoi régler, l'autre payait.

— C'est vrai, réplique l'ami, je me rappelle même fort bien d'avoir été souvent l'autre.

Restitutions.

La plupart des découvertes ou des inventions dont les derniers siècles s'octroient le mérite existaient depuis longtemps, paraît-il.

Ainsi l'application de la vapeur comme force motrice date de cent ans avant Jésus-Christ. C'est un mécanicien d'Alexandrie, Méron, qui, le premier, conçut et exécuta le premier type de la machine à vapeur.

Le macadamisage était pratiqué dans la Gaule romaine ; donc bien des siècles avant que l'Ecosse Mac-Adam lui donnât son nom.

Le premier pont de fer suspendu n'est point celui de Woolwich, comme on le croit généralement. Il en existait déjà plusieurs au moyen-âge.

Pour réunir deux de ses palais, Semiramis avait fait construire un tunnel sous l'Euphrate, à Babylone. Le tunnel sous la Tamise doit donc lui céder le pas au point de vue de l'ancienneté.

Le vin de Mandragore était un anesthésique dont se servaient les médecins du moyen-âge. Le procédé n'est donc pas nouveau. Arrière, l'éther !

Un médecin des environs de Grenoble a découvert le gaz au seizième siècle et, au dixième siècle, c'était un moine qui découvrait le paratonnerre.

Il n'est pas jusqu'au daguerréotype, frère

ainé de la photographie actuelle, qui n'ait été prévu et annoncé au seizième siècle, soit bien longtemps avant Daguerre.

C'est en s'appuyant sur des documents qu'il dit irréfutables, que M. Edouard Fournier avance toutes ces choses, et bien d'autres encore, dans son ouvrage *Le Vieux-Neuf*, paru il y a déjà quelques années.

N'oubliez pas les voleurs ! — Deux cambrioleurs s'introduisent dans un appartement. Ils ont beau tourner et retourner les tiroirs, ils ne peuvent découvrir un sou vaillant.

Vexés de leur peine perdue, ils s'en vont.

— Quelle sale baraque ! fait l'un avec mépris ; ça veut poser pour des richards et ça n'a pas un sou. Non, ma parole, ça fait suer !

A vendre. — Récemment, l'écriteau suivant était appliqué au volet d'une maison de M^{...}, dans le grand district :

« A vendre, faute d'emploi, un fourneau-potager pour ménage à trois trous et un cercueil ayant peu servi. »

Dernier adieu. — On rendait les derniers honneurs à un vieux militaire.

Un des assistants s'approche de la fosse. Il est visiblement ému. Il veut parler, hésite, cherche, et finit par dire, en bégayant :

« Adieu, mon vieux camarade ; mon pauvre François. Adieu !... Porte-toi bien ! »

Gratification. — Un étranger quittait, il y a quelques jours, un hôtel de Montreux. Au moment où la voiture qui le conduisait à la gare se mettait en marche, un employé de l'hôtel se précipite à la portière.

— Pardon, monsieur, vous avez fait une petite erreur en réglant votre compte. Il manque 2 francs.

— Aoh !... eh bien gardez seulement por vo-

Épithape-devinette. — Un de nos lecteurs nous envoie l'épithape que voici. Nous ne nous l'expliquons pas :

Ci-git le fils, ci-git la mère,
Ci-git la fille avec le père,
Ci-git la sœur, ci-git le frère,
Ci-git la femme et le mari.
Il n'y a que trois corps ici.

THÉÂTRE et KURSAAL. — Les préoccupations de fin d'année — qui donc peut s'en affranchir ? — ne distraient point de leur plaisir favori les nombreux et fidèles habitués de M. Darcourt. Ah ! c'est qu'il connaît le moyen de tenir son monde, M. Darcourt. Toujours du nouveau, et donné comme à Paris, à peu de chose près. Comment n'irait-on pas au Théâtre ? Jeudi, nous avons eu *Madame Flirt* ; demain, dimanche, *l'Adversaire*, 4 actes de Capus et Arène, et *La Culotte*, 3 actes désopilants de Sylvane et Artas.

Il en est de même au *Kursaal*. Chaque semaine, nouveaux débuts. Etes-vous deux soirs sans aller à Bel-Air, vous apprenez que vous avez manqué au moins un numéro sensationnel. Il faut toujours y laisser un œil et une oreille, si l'on ne veut s'épargner d'inutiles et pénibles regrets.

La toux et la coqueluche.

L'Emplâtre *Alcock* rend des services inappréciables à toutes les personnes atteintes de toux ou de coqueluche. Dans les cas rebelles il convient d'appliquer l'emplâtre simultanément sur la poitrine et dans le dos. L'*Alcock* est connu dans le monde entier. Se vend dans toutes les pharmacies.

En vente partout :
L'ALMANACH DU CONTEUR VAUDOIS
pour 1905
Prix : 50 centimes.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.